

128. E. 222.

**LE PETIT FIFRE,
OU
LA NOCE FLAMANDE,
COMÉDIE**

EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS;

DE MM. MERLE ET BRAZIER;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur
le Théâtre des Variétés, le 11 Novembre 1811.

~~~~~  
Prix : 1 franc 25 cent.  
~~~~~

**DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET ET C^{ie},
RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE, N^o. 4.**

PARIS,

**CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N^o. 51.**

1811.

132140-B
Digitized by Google

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Le Père VAN-ELDE , vieil invalide flamand.	M. <i>Bosquier.</i>	
PETERS, son fils, fifre dans un régiment allemand.	Mlle. <i>Cuizot.</i>	
La Mère GERTRUDE , paysanne flamande.	Mad. <i>Baroyer.</i>	
LISBETH , sa fille.	Mlle. <i>Aldégonde.</i>	
SAINT-ELME , Français, lieutenant au service d'Autriche.	M. <i>Cazot.</i>	
SOTTSTEIN , garde-chasse	} d'un baron silésien. {	
1 ^{er} . Domestique		M. <i>Odry.</i>
2 ^e . Domestique		M. <i>Vernet.</i>
Le Bailly du Village.	M. <i>Langlois.</i>	
Paysans et Paysannes flamands.	M. <i>Fleury.</i>	
Quatre Soldats flamands.		

La scène se passe dans un village de la Flandre autrichienne , vers le milieu du dernier siècle.

S'adresser , pour la musique de cet ouvrage , à M. GILBERT ,
chef d'orchestre.

LE PETIT FIFRE,

OU

LA NOCE FLAMANDE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un hameau flamand ; sur la droite des spectateurs est une maison à laquelle est attenante une vieille grange ; sur la gauche est une autre maison , au-devant de laquelle est une tonnelle et une table au - dessous. Plusieurs arbres garnissent la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERTRUDE, VANELDE.

(Ils sont assis devant leur porte, et sont en train de déjeuner.)

GERTRUDE.

Eh bien, père Vanelde, il va revenir, votre cher fils, ce bon petit Péters.

VANELDE.

Oui, mère Gertrude, je l'attendons d'un moment à l'autre, et quoique je soyons bien impatient de le revoir, je gagerions que votre fille Lisbeth en a autant d'envie que moi.

GERTRUDE.

Ah ! dam', c'est si naturel ; ils ont été élevés ensemble. Vous serviez alors... J'avais pris Péters chez moi ; je lui avais prodigué tous les soins d'une mère... J'avions recommandé à Lisbeth de ne l'aimer que comme son frère...

VANELDE.

Ah ! ah ! la petite friponne n'a pas mal suivi vos conseils.

G E R T R U D E .

Dam ! que voulez-vous ?

V A N E L D E .

Air : Vaud. de la Robe et les Bottes.

Dans l'âge heureux de son enfance ,
 Fille se livre à ses penchans :
 Simple , naïve et sans défense ,
 All' n'voit qu'des jeux innocens ;
 Mais si vous suivez la fillette ,
 Quand elle arrive à ses quinze ans ,
 All' rév' , all' pleur' , l'amour la guette ,
 Ce ne sont plus des jeux d'enfans .

G E R T R U D E .

Que voulez-vous faire à ça ? Elevée avec Péters , ma fille
 était toujours à le lutiner ; ils jouaient toujours ensemble ,
 ils ont pris les mêmes goûts , contracté les mêmes habitudes ;
 mais heureusement que notre intention est de les marier .

V A N E L D E .

Une fois Péters ici , je ne les ferai plus languir , allez . Je
 veux qu'ils soient mariés le jour même de son arrivée , je sais
 ce qu'il en coûte d'attendre quand on aime .

G E R T R U D E .

Et moi donc ?

Air : L'espérance et le désir. (de M. Choron.)

En formant ce doux mariage ,
 J'payons la dette de not' cœur .
 J'finirons plus gaïment l'voyage ,
 Si d'nos enfans j'fesosns l'bonheur .
 Mon conseil est facile à suivre ,
 Pourquoi retarder not' plaisir ?
 Quand on n'a plus long-tems à vivre ,
 Il faut s'dépêcher de jouir .

Je donne à ma fille tout ce que j'ai .

V A N E L D E .

Moi , à mon Péters , tout ce que je possède .

G E R T R U D E .

V'là qu'est convenu .

V A N E L D E .

Je ferons la noce dans mon jardin .

G E R T R U D E .

J'dansérons toute la nuit dans not' grange .

V A N E L D E .

Je mettrons toutes nos futailles en perce .

G E R T R U D E .

Je dépeuplerons toute not' basse-cour : Je donnerons ma
 croix d'or à ma fille .

VANELDE.

Je prêterai mon vieux fusil, pour qu'on tire le canon avec.

GERTRUDE.

Comme nous rirons!

VANELDF.

Comme nous boirons?... Dites donc, mère Gertrude, je pense à une chose: ces trois étrangers qui logent chez vous depuis quelques jours...

GERTRUDE.

Eh ben?

VANELDE.

Ils ont une drôle de mine.

GERTRUDE.

Ah! vous croyez?... ce sont trois Silésiens qui viennent en Flandres pour des affaires particulières.

VANELDE.

Ils ont une tournure qui ne me revient pas du tout..... ils vous ont un air en-dessous que je n'aime pas; ils vont nous gêner pour la noce.

GERTRUDE.

Quelle idée!

VANELDE.

C'est que, voyez-vous, je n'aime pas ces sortes de gens, et peu s'en est fallu qu'hier...

GERTRUDE.

Allons, allons, père Vanelde, calmez-vous..

VANELDE.

Tenez, on n'oublie pas qu'on a été militaire, et s'il se présentait une affaire, on ne reculerait pas.

GERTRUDE.

Vous leur avez peut-être prêté des intentions qu'ils n'avaient pas.

VANELDE.

C'est que je m'y connais... J'ai des raisons pour me méfier d'eux. Tenez, voilà ce qui m'est arrivé avec un de ces gens-là.

Air : Vent brûlant d'Arabie.

Selon mon ordinaire,
J'buvais au cabaret,
Je lui présente un verre,
Il m'refuse tout net.
Mais vous pouvez m'en croire,
Moi, je le dis partout :
L'homme qui refuse de boire,
Est capable de tout.

J'dis à son camarade
 D'chanter un r'frein grivois ;
 Y m'dit qu'il est malade ,
 Qu'il a perdu la voix .
 Morbleu , je le répète ,
 Celui-là qui , par goût ,
 N'chant' pas la chansonnette ,
 Est capable de tout .

GERTRUDE .

Mais j'aperçois Lisbeth qui court de ce côté... Oh ! mon dieu ! comme elle a l'air essouffé !

SCÈNE II.

Les Précédens, LISBETH, *accourant, un pot au lait sous le bras et une lettre à la main.*

Air de Lisbeth.

Pensant à celui qui me plaît,
 Ayant pour lui l'am' toute emue,
 Eprouvant un désir secret,
 Après avoir vendu mon lait,
 A la poste, je m'somn's rendue,
 Ft pour vous remettre' ce billet,
 De ce bon Péters que j'adore,
 En courant j'ons fait le trajet,
 Et mon cœur (*tis*) me devançait encore.

GERTRUDE .

Une lettre de Péters ! donne, donne bien vite, ma fille.

VANELDE .

Un moment, mère Gertrude, je m'en empare, elle sera lue en présence de tout le village... Ce bon petit Péters ! je veux que la nouvelle de son retour rende la joie générale.

LISBETH .

Oh ! père Vanelde, soyez tranquille, j'ai crié, en arrivant, à tout le village : v'là une lettre de Péters, v'là une lettre de Péters ; tous nos bons amis me suivent ; les voici, les voici .

SCÈNE III.

Les Précédens, Paysans et Paysannes.

Air : Et tic et tic et tœc.

LES PAYSANS .

Allons, bras dessus, bras dessous,
 Accourons tous
 Au rendez-vous ;

Si c'est d'Péters qu'il s'agit,
J'irons de cœur et d'esprit.

GERTRUDE.

Jeun' garçons, on va vous lire !
Un' lettr' qui va vous instruire ;
Taisez-vous, vous le devez.

VANELDE.

J' compte assez sur ces bons drilles,
Mais quant à vous, jeunes filles,
Taisez-vous, si vous l'pouvez.

CHOEUR.

Taisons-nous bien,
Ne perdons rien,
D'tout savoir c'est l'moyen ;
C'est de Péters qu'il s'agit,
Écoutons d'cœur et d'esprit.

VANELDE, *ouvrant la lettre.*

» Mon cher père...

GERTRUDE.

Mon cher père ! Ah ! le cher enfant !

VANELDE.

» Nous venons de lever le siège de Prague ; l'armée va reprendre ses quartiers d'hiver...

GERTRUDE.

Voyez-vous ça.

VANELDE.

» Mon capitaine vient de me dire que j'étais porté sur la liste des semestriers ; je partirai demain...

GERTRUDE.

Il partira demain !

VANELDE.

Mais, mère Gertrude, si vous parlez toujours, je ne pourrai pas achever.

GERTRUDE.

Allons, allons, je me tais.

VANELDE.

» Je serai le 8 à Rosbeck...

TOUS.

C'est aujourd'hui qu'il arrive.

VANELDE.

» J'épouserai le 9 ma petite Lisbeth...

GERTRUDE.

Comme il y va !

L I S B E T H.

Il m'épousera le 9, c'est demain que je me marie !

V A N E L D E.

» Je passerai tout l'hiver auprès de vous ; je vous racon-
» terai mes campagnes sous le manteau de la cheminée de
» la bonne mère Gertrude, en buvant la petite goutte de
» schnik, ce qui fait que je ne vous dis pas autre chose, si
» non que je vous embrasse tous, et ma petite Lisbeth, ainsi
» que tout le village.

Vous le voyez, mes amis, il vous embrasse tous.

T O U S L E S P A Y S A N S.

Il nous embrasse tous !

G E R T R U D E.

Ah ! ce n'est pas le moment de rester ici les bras croisés ;
il est peut-être en route, à une lieue d'ici. . . Ce bon Péters,
s'il ne trouve personne à sa rencontre, qu'est-ce qu'il va
dire ?

V A N E L D E.

C'est cela. Il faut y aller, mère Gertrude ; il faut y aller
tous.

L I S B E T H.

Oui, oui, il faut y aller ; mais vous, père Vanelde, vous
ne pourrez pas les suivre.

V A N E L D E.

Mille bombes ! je ne pourrai pas les suivre ! Ah ! on va
voir, on va voir.

Air : *Un homme pour peindre un tableau.*

Quand il revient du champ d'honneur,
Quand d'embrasser l'espoir m'enivre,
Quand j'vas l'presser contre mon cœur,
Vous doutez que j'puisse vous suivre.
Je prétends vous mettre aux abois,
Et fournir des courses nouvelles.
Qu'importe une jambe de bois,
Puisque le cœur donne des ailes.

G E R T R U D E.

Partons, partons.

T O U S.

Oui, partons, partons.

C H O E U R.

Air : *d'Alexis et Justine.*

En ce beau jour il faut qu'chacun se montre ;
Mes bons amis, volons à sa rencontre.

VANELDE.

Doublons le pas,
 Donnez-moi l'bras,
 J'vous soutiendrai , ma chère.

GERTRUDE.

J'vas donc , pourtant,
 Revoir c't'enfant
 A qui j'ons servi d'mère.

CHOEUR.

En ce beau jour , etc.

GERTRUDE.

Qu'il s'ra grandi !
 Qu'il s'ra genti !
 En r'venant de la guerre !

VANELDE.

Ah ! quel bonheur !
 Ah ! quel honneur !
 Pour un vieux militaire !

T O U S.

Ah ! le beau jour !
 L' heureux retour.

(Ils sortent.)

SCENE IV.

LISBETH, seule.

Hélas ! les voilà partis ; ils vont au-devant de mon cher Péters, et moi je reste seule ici. Profitons de leur absence pour porter la nourriture à cet étranger... (Elle ouvre la porte de la chaumière et prend un panier.) Mais est-ce bien, ce que je fais là ?... Donner l'hospitalité à un homme que je ne connais pas... Dam' aussi, c'est qu'il m'en a tant priée, que je n'ai pas eu le courage de lui refuser.

Air : *Un motif plus puissant, je pense.*

L'autre jour dans notre chaumière,
 C't'étranger implora mon secours,
 Et tout bas me fit la prière
 De le cacher pour quelques jours..
 Ainsi je suis bien excusable
 De le soustraire à tous les yeux.
 J'dois ignorer s'il est coupable,
 Quand je sais qu'il est malheureux.

(Elle va ouvrir la porte de la grange.)

Le petit Fifre.

SCENE V.

LISBETH, S.-ELME.

LISBETH, *appelant.*

M. le militaire, M. l'officier.

S.-ELME.

Ah ! vous voici, ma charmante libératrice.

LISBETH.

Tenez, Monsieur, je vais vous remettre votre petite provision.

S.-ELME.

Ah ! ma belle enfant, que de bontés !

LISBETH.

Allez, Monsieur, ce n'est pas pour vous le reprocher, mais vous me causez bien de l'inquiétude.

S.-ELME.

Comment cela ? savez-vous que vous m'inquiétez à votre tour.

LISBETH.

Pardine, mon amant qui revient tout exprès de l'armée pour m'épouser ; son père, ma mère, tout le village qui est allé à sa rencontre, et moi, je suis ici.

Air : La danse n'est pas ce que j'aime.

Au-d'avant d'Péters que chacun aime,
On est allé là bas, là bas...
Son pèr' va l'serrer dans ses bras,
Ma mèr' va l'embrasser tout d'même.
Jugez si ma peine est extrême !
C'est vous qui me r'tenez, hélas !
Moi qui d'vais courir sur ses pas,
Que dira-t-il (b) quand il n'me verra pas.

S.-ELME *avec intérêt.*

Comment, charmante Lisbeth, c'est moi qui suis cause de votre chagrin ? qui vous empêche d'aller au-devant de votre amant ! Ah ! je me reprocherai cela toute ma vie.

LISBETH.

C'est peut-être bien mal, ce que je fais là : et encore, pour un étranger que je ne connais pas : car enfin, depuis trois jours que vous êtes ici, je ne sais ni votre nom, ni votre pays.

S.-ELME.

Què vous importe mon nom, mon pays ?

LISBETH.

Dam, monsieur, c'est qu'une jeune fille aime à savoir à qui elle parle.

S. ELME avec mystère.

Et si j'avais des raisons pour rester inconnu ?

LISBETH embarrassée.

Ma fine, alors ; vous me feriez croire que vous êtes un... dam... que sais-je ?

S. ELME.

Achez, Lisbeth.

LISBETH.

Un de ces vilains déserteurs...

S. ELME vivement.

Moi, déserteur !

LISBETH effrayée.

Ah ! mon dieu, vous me faites peur.

S. ELME.

Air de M. Herdliska ou l'Epoux imprudent.

Je m'en vais me faire connaître,
Soyez tranquille désormais ;
Moi déserteur ! pourrais-je l'être ?
Apprenez que je suis Français.
Pourquoi donc trembler de la sorte,
Cet habit, gage de la valeur,
Est le passeport de l'honneur,
Quand c'est un Français qui le porte.

LISBETH.

Ah ! monsieur le militaire, je vous demande ben pardon. Dam, aussi, c'est que vous ne m'aviez pas dit... C'est ben naturel à mon âge.

S. ELME.

Ecoutez, Lisbeth.

LISBETH.

J'accoutons.

S. ELME.

Je suis né français ; mais des intérêts politiques m'ont fait prendre du service dans un régiment allemand. Du zèle et quelques circonstances favorables m'ont fait remarquer de mes chefs. Un de mes camarades n'a pas vu sans envie une distinction que j'ai obtenue, et qu'il était en droit d'attendre de sa naissance ; nous nous sommes battus et j'ai eu le malheur de le tuer en duel. J'ai fait mon devoir en homme d'honneur, mais les lois ont prononcé contre moi la peine capitale. Une

prompte fuite à seule pu me soustraire au ressentiment d'une famille puissante , et sans vous , je serais déjà en son pouvoir. Mon sort dépend de vous , charmante Lisbeth ; si vous commettiez la moindre imprudence , je serais perdu à jamais.

L I S B E T H.

Mais monsieur , que prétendez vous faire ?

S. - E L M E.

Dérouter les personnes qui sont à ma poursuite , en restant caché ici pendant quelques jours , et regagner après , sous d'autres habits , la France , où le crédit de ma famille pourra arrêter les suites de cette affaire malheureuse.

L I S B E T H.

Ah ! monsieur , si votre existence dépend de mon zèle et de mon silence , vous êtes sauvé.

S. E L M E.

Ma chère Lisbeth , vous êtes ma seule ressource.

Air : d'Aline.

Ne commettez pas d'imprudence.

L I S B E T H.

De moi n'craignez rien en ce jour.

S. E L M E.

Songez bien qu'une inconséquence
Pourrait me perdre sans retour.

L I S B E T H.

On dit que les femmes n'peuvent s'taire,
Mais monsieur , vous verrez pourtant
Qu'ell's connaissent l'prix du mystère ,
Quand l'sort d'quelqu'un en dépend.

S. E L M E.

Je n'en doute pas , mais...

Ne peut-on nous entendre ?

L I S B E T H.

Oh ! je sais vous comprendre ,
Vous craignez un mot indiscret.

S. E L M E.

Oui.

L I S B E T H.

Soyez tranquille.

C'est à tort qu'on nous blâme ,
Il est plus d'une femme
Qui sait bien garder un secret.

(*On entend dans le lointain , les cris de vive Péters.*)

L I S B E T H.

Ah ! monsieur , entendez-vous ; Péters arrive.... Oh ! rentrez , rentrez , je vous en supplie.

S. ELME.

Je m'abandonne à vous. (*Il rentre.*)

LISBETH.

Tout le village se rend ici. Que dira Péters de ne pas me voir la première. Courons au-devant de lui.

(*Elle sort en courant.*)

SCENE VI.

Deux domestiques. (*Ils arrivent avec précaution en regardant Lisbeth qui s'en va.*)

1er. DOMESTIQUE.

Tsit, tsit, par ici.

2e. DOMESTIQUE.

Sommes-nous seuls ?

1er. DOMESTIQUE.

La petite, all' vient de partir.

2e. DOMESTIQUE.

Avez-tu appris quelque chose té nouveau ?

1er. DOMESTIQUE.

Ché crois fortement beaucoup, que celui que nous cherchons il être ici.

2e. DOMESTIQUE.

Est-ce bien certainement ?

1er. DOMESTIQUE.

Comme tu être ein hohnête homme.

2e. DOMESTIQUE.

Ché crains qu'il n'y avre rien de sûr

1er. DOMESTIQUE.

J'avre-vu la petite causer ici tout-à-l'heure avec un officier étrancher.

2e. DOMESTIQUE.

Un officier !

1er. DOMESTIQUE.

Parle plus bas ! je n'avre pas bien pu le reconnaître, parce que je ne l'avre jamais vu ; mais Sottstein, il devra arriver ce soir avec la signalement, et ché crois que nous ne sortirons pas de s'te village sans tenir notre homme.

2e. DOMESTIQUE.

Dieu le fasse, afin que ché touchions l'argent que la baron de Tundertentrunk il nous avre promis.

(14)

Ier. DOMESTIQUE.

Air : *Mais patience.*

Soyons tranquilles sur ce point,
Nous sommes sûrs de notr' salaire,
Et le Baron, moi che l'espère,
De nos pas n'abusera point;
Mais patience, (*bis*)
Redoublons bien de surveillance,
Notre triomphe sera doux.
Des honnêtes gens comme nous
Ont tôt ou tard leur récompense.

ENSEMBLE.

Redoublons bien de surveillance, etc.

Ier. DOMESTIQUE.

On vient de ce côté, allons d'un autre pour tout observer.

(*Ils sortent.*)

SCENE VII.

VANELDE, GERTRUDE, LISBETH, PETERS *en costume de siffre allemand, entouré de tous les paysans.*

Air : 1er. *Chœur de Richard.*

CHOEUR.

Chantons,
Fétons
Cet enfant que chacun aime ;
Chantons,
Fétons
Son retour dans nos cantons.

PETERS.

Je revois mon pays,
J'embrasse mes amis,
Et mes parens chéris.
Ah ! quel bonheur extrême !
J'ai battu l'ennemi,
Et mon cœur affermi,
De la guerre a gémi,
Mais n'a jamais frémi.

CHOEUR.

Chantons, etc.

VANELDE.

Eh ! bien Péters, eh ! bien, mon garçon, après trois ans d'absence, voilà tout ce que tu dis à ta Lisbeth ! mille bombes ! quelle triste mine tu lui fais ! on te prendrait pour un soldat du quartier de réserve.

PÉTERS.

Mon père, ne m'en parlez pas. J'ai mes raisons pour avoir de l'humeur.

GERTRUDE à *Lisbeth*.

Dam, aussi, qu'est-ce que tu faisais donc, *Lisbeth*? il a embrassé tout le village, tu as été la première qu'il a demandée et tu n'étais pas là.

LISBETH.

Oh! ma mère, si vous pouviez savoir!....

PÉTERS.

Eh! que pourriez vous dire, mademoiselle, pour vous excuser? moi, qui reviens exprès pour vous épouser, moi qui quitte les camps où je me trouvais si bien... Ah! je n'aurais jamais cru cela de vous.

LISBETH.

Ah! Péters, mon cher ami!...

VANELDE.

Péters, mon garçon; pas de ces niaiseries. Ne va pas faire manquer la nôce, morbleu! je n'entendrais pas raison.

PÉTERS.

Laissez-moi, mon père.

Air: *Vaudeville de Haine aux femmes.*

Jugez du trouble où je me vois,
En arrivant dans ce village,
Je cherche en vain votre visage,
Parmi les plus jolis minois:
Mon âme doit être offensée;
Malgré moi j'dois vous accuser;
Vous êtes ma première pensée,
Vous m'deviez votr' premier baiser!

VANELDE, *riant.*

Ah! ah! ah!

GERTRUDE.

Sont-ils drôles!

VANELDE.

Mère Gertrude, je vas parler à mon fils, moi, vous allez voir ça.

GERTRUDE.

Et moi, je vas parler à *Lisbeth*.

VANELDE à *Péters*.

Péters, mon enfant!...

GERTRUDE, à *Lisbeth*.

Lisbeth, ma fille...

VANELDE à Péters.

C'est assez boudier. Songe que c'est pour ce soir la nôce, ne vas pas y manquer, c'est comme un jour de bataille.

GERTRUDE à Lisbeth.

Lisbeth, ma fille, tu as eu tort, sois douce, cède-lui pour aujourd'hui, quitte à prendre ta revanche après le mariage.

LISBETH.

Ah! Péters, si tu pouvais lire au fond de mon cœur, tu verrais que je suis bien excusable.

PÉTERS.

C'est bon, mamzelle, c'est bon! je suis soldat, et on ne m'en revend pas. Il faut sur le champ me dire le motif de votre absence, ou vous apêter à recevoir mes adieux.

LISBETH.

Péters, c'est un secret qui ne m'appartient pas.

PÉTERS.

Comment, mamzelle, vous avez des secrets pour moi!

GERTRUDE.

Comment, des secrets! ah! je voudrais bien voir!

VANELDE.

Ah! tu as des secrets!

GERTRUDE.

Il m'est impossible de parler.

PÉTERS.

Est-ce là une femme entêtée? eh! bien, je vous quitte; je vous aurais épousée; j'aurais fait votre bonheur; nous aurions en des enfans que j'aurais poussé dans le militaire; nous n'aurons rien de tout cela. Adieu.

VANELDE, riant.

Voyez-vous ça!

GERTRUDE à Lisbeth.

Parle-lui donc, ne le laisse pas aller.

PÉTERS, vivement.

Non, non; c'est décidé.

(Pendant le morceau de musique, S.-Elme parait à la fenêtre de la grange, écoute le reste de la scène et se montre à la fin)

Air : D'une romance de Domenick.

LISBETH.

Méchant, méchant, pourquoi cette colère?
Vois mon amour, et crois à mes sermens,
Pourquoi vouloir pénétrer ce mystère?
J' veux ton bonheur, et tu fais mes tourmens.

PÉTERS.

Je vas retourner dans les camps.

Adieu, femme volage;

Je n'attends plus d'heureux momens
 En f'sant notr' mariage ;
 Je trouverai la mort queuq' jour
 Aux champs de la victoire,
 N' pouvant plus vivre pour l'amour :
 J' veux mourir pour la gloire.

LISBETH.

Méchant, méchant, pourquoi, etc.

PETERS.

J' vas retourner dans les camps, etc.

• GERTRUDE.

En le voyant, je ris de sa colère.
 Mon dieu ! mon dieu ! voilà bi en les amans,
 Un seul regard de cell' qui sait nous plaire
 Finit bientôt par calmer nos tourmens.

VANELDE.

Il veut retourner dans les camps,
 Ah ! quel enfantillage !
 C'est bien d'un amant d' dix-huit ans,
 L' courroux et le langage,
 D' son projet, à la fin du jour,
 Il rira, j'os' le croire,
 Il aim' ra mieux vivr' pour l'amour
 Que d'mourir pour la gloire.

Ensemble.

(Au moment où Péters veut s'éloigner, St.-Elme paraît et le retient.)

SCENE VIII.

Les Précédens. S.-ELME.

S.-ELME, à Péters.

Arrêtez.

PÉTERS.

Que vois-je ? mon lieutenant !

T O U S.

Son lieutenant !

PÉTERS.

Mais, par quel singulier hazard vous trouvez-vous dans mon village, chez ma prétendue ?

S.-ELME.

Lisbeth, quoiqu'il puisse arriver, je ne veux pas être la cause de votre malheur, (à Péters) apprends, mon ami, que c'est aux soins de cette aimable enfant que je dois d'avoir échappé aux poursuites de mes ennemis.

LISBETH.

Oui, Monsieur, voilà ce secret que je ne pouvais pas

Le petit Fivre.

vous apprendre , et c'est votre lieutenant qui est cause que je ne suis pas venue à votre rencontre.

PÉTERS.

Ma bonne petite Lisbeth, viens que je t'embrasse.

S.-ELME.

Depuis trois jours, ses soins vigilans m'ont soustrait à toutes les recherches.

VANELDE.

Voyez-vous cette petite rusée!

GERTRUDE.

Ma fille, je ne t'en veux que de ne m'avoir pas mise de moitié dans cette bonne action.

PÉTERS.

Oh! mes amis, vous ne savez pas tout. Apprenez que c'est mon lieutenant qui m'a sauvé la vie.

S.-ELME.

Tais-toi, Péters.

TOUS.

Il a sauvé la vie à Péters!

LISBETH.

Oh! que je suis contente de ce que j'ai fait!

VANELDE, ôtant son chapeau.

Mon officier, vous avez sauvé la vie à mon fils!

S.-ELME.

Brave homme, j'ai fait mon devoir.

PÉTERS.

Mille cartouches! mon lieutenant, je vais faire le mien... Apprenez, mon père, qu'au siège de Prague, j'avais l'honneur de jouer la charge pour monter à l'assaut; j'avançais fièrement vers la brèche.

(Il chante et joue du fifre.)

Air : *Vaudeville des Landes*, par M. Herdlizka.

(Jeu de fifre.)

Je m'avançais avec courage
A la tête du régiment.

(Jeu de fifre.)

Au milieu du feu, je m'engage,
L'enn' mi s'avance au même instant

(Jeu de fifre.)

Sans m'épouvanter d'avantage,
A sa barbe, je jou gaiment

(Jeu de fifre.)

Bientôt commence le tapage,
J' suis fait prisonnier en jouant,

(Jeu de fifre.)

Mais mon lieutenant me dégage
Et me fait rentrer dans le camp
(*Jeu de fivre.*) .

VANELDE

Ah ! mon officier, permettez que je vous embrasse.

PÉTERS.

Mon père, mes amis, nous n'avons pas de tems à perdre,
la vie et l'honneur de mon lieutenant sont menacés, il faut
le sauver.

TOUS.

Oui, oui, il faut le sauver.

LISBETH.

On est à sa poursuite.

GERTRUDE.

Ah ! seigneur !

VANELDE.

On est à sa poursuite ! ah ! qu'ils y viennent ! je me mets
à la tête du village, je le commande en personne, nous vous
ferons un rempart de notre corps, oh ! comme il fera chaud !
je retrouve tout mon courage.

Air : De Marianne.

Quand vous avez sauvé la vie
Au fils à qui j'ai donné l'jour ;
Je n'ai plus qu'une seule envie ;
C'est d' sauver la vôtre à mon tour.
Ne craignez rien,
Je m' battraï bien.
J' trouv' rai l' moyen
D' être votre soutien .
Rien n' m' arret' ra,
Rien n' m' cout' ra,
On me tuera
Avant d' approcher d' la.
Pour la gloir' , montrant ma vaillance,
Millé fois , je fis des exploits ;
Je peux bien me battre une fois
Pour la reconnaissance.

Allons, allons...

S.-ELME.

Ah ! mon ami, votre zèle me perdrait.

GERTRUDE.

Que pouvons-nous faire pour vous ?

S.-ELME.

Je suis sauvé, si sous déguisement quelconque, je puis ar-
river à Paris, éclairer le ministre, et faire solliciter mon par-
don.

VANELDE.

Je vous entends ; il faut ruser , gagner du tems . Eh ! que ne parliez-vous ? des ruses de guerre ! morbleu ! c'est mon fort .

S. - ELME .

Le tems presse , et il m'est impossible de sortir d'ici sans être arrêté .

GERTRUDE .

Que vous faut-il ? de l'argent ! notre petite fortune est à vous .

S - ELME .

Braves gens !

LISBETH .

Père Vanelde , si les trois étrangers qui sont logés chez nous . . .

VANELDE .

Tu as raison , ma fille , ce sont eux . . . Allons , allons , ne perdons pas un moment . . . que les apprêts de la nôce se continuent , et si le projet que j'ai en tête réussit , ils nous fourniront les moyens de vous sauver : mes amis , écoutez-moi .

TOUS . .

Nous vous écoutons .

VANELDE

Secondez-moi , exécutez mes ordres , et que rien ne paraisse .

Air : Vaudeville de l'Ecu de six francs .

Montrez-vous en francs militaires ;
C'est ici l' quartier général ,
Pour canons , nous aurons des verres ,
Un gros tonneau pour arsenal
Et pour vous conduire à la gloire ,
Que d' chacun d' vous j' sois écouté ,
Le mot d'ordre sera : *gaité* .
La consigne : *versez à boire* .

LISBETH , *accourant*

Père Vanelde , voici ces étrangers et M. le Bailli , ils viennent de ce côté .

PÉTERS .

Rentrez , mon officier , et comptez sur notre zèle .

Morceau d'ensemble de M. Herdlizka .

A leurs complots , prétons l'oreille ,
Bientôt nous saurons les punir .
Lorsque queuq' part le méchant veille ,
L'honnête homm' ne doit pas dormir .

st.-ELME.

Sans doute, ils vont me reconnaître
Comment donc m'éloigner d'ici ?

VANELDE.

Le ciel nous aidera peut-être,
Ecoutez-moi.

LISBETH.

Chnt, les voici.

TOUS EN CHŒUR.

A leurs complots, prétons l'oreille, etc.

(*St.-Elme rentre dans la grange avec Péters et Vanelde, Gertrude et Lisbeth rentrent dans la maison, et les paysans s'éloignent.*)

SCENE XI.

SOTTSTEIN, LE BAILLY, Les deux Domestiques.

LE BAILLI.

Eh! bien, messieurs, que puis-je faire pour vous ?

SOTTSTEIN.

Nous prêter main-forte pour arrêter le lieutenant S.-Elme.

LE BAILLI.

Avez-vous quelques soupçons ?

Ier. DOMESTIQUE.

Bien meilleur que des soupçons ; nous avons des preuves.
Celui que nous cherchons, il être ici dans le village.

LE BAILLI.

Et vous le connaissez, le lieutenant ?

SOTTSTEIN.

Non, nous pas connaître lui, mais j'avre son signalement.

LE BAILLI.

Et vos ordres ?

SOTTSTEIN.

Ça être ein prise de corps per amener lui en Silésie, où on nous paiera les 200 ducats qui nous sont promis.

LE BAILLI.

Ah! c'est donc pour de l'argent que vous travaillez.

Ier. DOMESTIQUE.

Et per quoi donc ?

SOTTSTEIN.

Ça sera de la or bien gagné, allez, je vous assure, j'avre avoir traversé à pied, sans boire un verre de vin, la Bohême,

la Saxe, la Souabe, et j'é avre arrivé en Flandres sans pouvoir arrêter ce diable d'homme.

Ier. DOMESTIQUE.

Çà être frai, bien frai, très-frai.

LE BAILLI.

Et qui est-ce qui doit vous payer cela.

SOTTSTEIN.

Çà être celui qui nous avre envoyé à son poursuite, monsieur la Baron de Tundertentronk, dont il avre tué la neveu, lieutenant en se battant en duel.

Ier. DOMESTIQUE.

Et quand je l'avrons amené à M. le Baron, et qu'il aura passé par le fusillade, je toucherons notre argent.

LE BAILLI.

Voilà de bien braves gens !

SOTTSTEIN.

Comme vous dites, M. la Bourguemestre, de bien braves gens.

LE BAILLI.

Allez faire vos recherches, et après, je vous prêterai le secours de mon ministère; où sont vos papiers ?

SOTTSTEIN.

Tenez, M. le Bourguemestre, voilà l'ordre per l'arrêter, et voilà la signalement.

(Pendant ce tems, PETERS et Vanelde sortent de la grange.)

Air : *Grégoire ira d'abord.* (Des Visitandines.)

Son nez être aquilin,
Et son regard malin,
Et sa bouche moyenne
Il avre la sourcil chatain,
Il avre l'air un peu hautain.

LES DEUX DOMESTIQUES.

Oui, c'est lui, la chose est certaine,

PETERS, *au fond du théâtre.*

Ah ! que ne puis-je en ce moment
Les rosser comm' je le désire !

VANELDE.

Parle plus bas mon cher enfant,
Et jusqu'au bout laisse-le lire.

SOTTSTEIN.

Son uniforme il être blanc,
Sa revers il être écarlate,
Sa plumet il être élégant,
Sa tournure être délicate,
Et j'avre avoir le soupçon
Qu'il étr' caché dans ce canton.

VANELDE, à Peters.

Ou pourra-t-il porter ses pas,
Quand à le perdre tout conspire ?

PETERS.

Mon per' mon per' parlez plus bas,
Et jusqu'au bout laissez-le lire.
Je crains qu'il ne se sauve pas ;
De ces gens, voyez le mystère.

VANELDE.

Monsieur Peters veut-il se taire ?

SOTTSTEIN.

Nous le tenons, mes chers amis,
Redoublons de soins, de prudence
Il a rodé dans ce pays ;
Nous en avons eu l'assurance

VANELDE et PETERS.

De la prudence. (*bis.*)

SOTTSTEIN.

Eloignons le moindre soupçon,
Et qu'on m'obéisse en silence.

VANELDE.

Ici, pour le sauver, je conçois un projet.
Je veux adroitement profiter de la fête,
Et mon cœur dirigeant ma tête
Nous promet un succès complet.

LES DOMESTIQUES.

Amis, secondez-moi, je conçois un projet ;
Je veux pour le saisir, profiter de la fête :
Ici, la ruse que j'apprête
Nous promet un succès complet.

(*Les domestiques entrent dans la maison.*)

SCENE X.

VANELDE, PETERS, LE BAILLY.

VANELDE.

M. le Bailly, un mot.

LE BAILLY.

C'est vous, père Vanelde, que me voulez-vous ?

VANELDE.

M. le Bailly, j'ai tout entendu ; on vous trompe.

LE BAILLY.

Que voulez-vous dire ?

PETERS.

Morbleu ! M. le Bailly, vous allez être l'instrument d'une
mauvaise action.

LE BAILLY.

Expliquez-vous.

VANELDE.

Air : *Guillot, Guillot.*

Je viens ici, vous faire une prière,
Et ne viens pas vous offrir des ducats;
Je ferais tort à votre caractère.

LE BAILLY.

L'or du Pérou ne me séduirait pas.

VANELDE.

Mais il s'agit d'un brave militaire,
Errant, proscrit, malheureux, sans soutien,
A des méchants nous voulons le soustraire.

LE BAILLY.

C'est autre chose; on me séduit pour rien.

PÉTERS.

Ah! nous sommes sauvés!

LE BAILLY.

Mais, que puis-je faire?

VANELDE.

M. le Bailly, vous me connaissez; je suis incapable de rien exiger de vous qui soit contraire à l'honneur, mais... qu'entends-je? on vient par ici... venez, M. le Bailly, je vais vous faire part de mon projet. Et toi, Péters, tu sais ce dont nous sommes convenus. *(Il rentre avec le Bailly).*

SCENE XI.

PETERS, SOTTSTEIN, LISBETH, les deux Domestiques.

LISBETH, *aux domestiques.*

Dam, Messieurs, il ne faut pas nous en vouloir si aujourd'hui nous ne vous traitons pas comme nous le voudrions.

PÉTERS.

Eh bien, ma petite Lisbeth, te voilà, et ta mère ne vient pas encore. Mais tu ne sais donc pas que tout est déjà prêt pour notre mariage? ces messieurs sont sans doute de la noce?

1er. DOMESTIQUE, *à part.*

Dites-donc, M. Sottstein, il nous croit de la noce.

SOLLSTEIN.

Taisez-vous, imbécile, gardez-vous de donner le moindre soupçon.

LISBETH.

Ces messieurs sont des étrangers qui logent chez nous.

PETERS.

Comment diable! mais ils m'ont l'air de fort aimables convives, et ils ne nous refuseront pas d'assister au repas. Invitez-les donc, Lisbeth.

LISBETH.

Messieurs, vous voyez que Péters, mon prétendu, serait bien aise...

PÉTERS.

Oui, je serais bien-aise...

SOTTSTEIN.

Certainement, ma cholie demoiselle... (*Aux domestiques*).
Acceptons per pas donner des soupçons.

LES DEUX DOMESTIQUES.

Oui, oui, acceptons.

SOTTSTEIN.

J'accepte avec reconnaissance : ça il être mon fort, les nôces; j'y être la boute-en-train la loustic de toutes les sociétés. Je avre avoir été l'amusement de toutes les banquets.

PÉTERS.

Ah! vous m'avez l'air d'un fameux luron.

SOTTSTEIN, *à part*.

La nôce il me fera pas perdre de vue la prisonnier.

PÉTERS.

Vous ne savez peut être pas ce que c'est qu'une nôce flamande.

Air : d'une Marche suisse.

Tin, tin, tin, tin

Dès le matin

Le tocsin

De son timbre argentin ;

Avertit

A p' tit bruit,

Les amans

Vigilans,

Que d'aimables nôces

Vont enfin combler leurs plus doux vœux,

Tran, tran, tran, tran,

La jeunesse accourant

De bouquets

Toujours frais,

Vient parer

Décorer

L'aimable logis,

Où sont réunis

Au sein d' leurs amis

Deux amans chéris.

Au même instant, vers le temple,
Les deux époux sont conduits.
On les fête, on les contemple,
D' leurs parents ils sont bénis.

Puis les amis
Sont admis
A la fête,
Et l'on apprête
Repas frugal,
Joyeux regal

Où l'vin fait perdr' la tête,
En attendant l'signal

Du bal.

Zon, zon, zon, zon,
Un joyeux rigaudon
Sur l' gazon
Met de front,
Les garçons,
Les tendrons,
Et soudain
Plus en train,
Chaque amant
S'enflammant,
Pouvant tout oser
Prend un baiser.
Tsit, tsit, tsit, tsit,
Aussitôt qu'il fait nuit,
Vers son petit

Réduit.

L'heureux époux conduit
L'épouse qui le suit,
Et de son jeun' cœur
Il devient vainqueur
Ah! quel bonheur!

L I S B E T H .

Dam' Péters, tu parles du mariage comme si tu le con-
naissais.

S O T T S T E I N .

La petite fifre, il avre des yeux à le faire comme il le dit.

P É T E R S .

Eh bien, messieurs, un pareil tableau ne vous émoustille
pas? Ventrebleu! comme nous allons nous amuser, vous faire
danser! soyeç tranquille, vous serez à la nôce.

Ier. D O M E S T I Q U E .

Il être bon, M. Sottstein, nous serons à la noce.

S O T T S T E I N , *bas aux domestiques.*

C'est bon, c'est bon! dites comme lui per pas donner des
soupçons.

SCENE XII.

Les Précédens, VANELDE, *roulant un gros tonneau.*

PÉTERS, LISBETH.

Ah! voici mon père.

VANELDE.

Air : *Tout ça passe.*

Pour la noc' de mes enfans,
J'sentons qu'mon âme est active.
D'un p'tit vin qui compt' trois ans,
Faut qu'tout s'boiv' quoiqu'il arrive,
Et pour qu'la gaité s'en suive,
J'veux, dans un jour aussi beau,
Qu'après le r'pas chaq' convive
Roule, roule, roule, roule, roule come mon tonneau.

(*Bas à Péters.*) Tout est convenu avec le bailly.

PÉTERS.

Mon père je vous présente ces trois messieurs, qui vont nous faire l'honneur d'être de la nôce.

SOTTSTEIN.

Oui, Monsir, j'avre pas pu refuser à la gentille petite mariée.

VANELDE.

Comment, messieurs, je suis enchanté de cela, et morbleu! nous ne nous quitterons aujourd'hui que lorsque j'aurons mis cette futaille à sec.

SOTTSTEIN, *riant.*

Il paraître que votre jambe de bois il vous empêche pas d'être bien folle.

(*Pendant les deux couplets qui suivent, les deux domestiques rodent autour de la grange, et sont toujours surveillés par Lisbeth et Péters.*)

VANELDE.

Jé le crois bien.

Air : *Eh! qu'est-qu'ça me fait à moi?*

J' suis au rang des invalides,
Mais j' m' sens plein de vigue
Quand je suis près d'un buvent,
Des ans j' brav' les coups perfides.
Eh! queuq' ça m' fait à moi
Qu' mon front soit couvert derides.
Eh! queuq' ça m' fait à moi
Je rajeunis quand je boi.

Qu'une bombe maladroite,
 Certain jour dans les combats,
 Lorsque je n'y pensais pas,
 M'ait rafié la jambe droite.
 Eh ! queuq'ça m'fait à moi,
 Que dans mes vi eux ans je boite ?
 Eh ! queuq'ça m'fait à moi,
 Je ne boit' pas quand je boi.

(*Les domestiques répètent le refrain.*)

VANELDE.

Toi, Lisbeth, va-t-en chercher tout le village, voici le moment. (*Lisbeth sort en courant. Pendant ce tems, le premier domestique a été regarder dans la grange, a fermé la porte, et remet la clef à Sottstein.*)

1er. DOMESTIQUE.

M. Sottstein, le lieutenant il être dans la grange, et voilà la clef.

SOTTSTEIN.

Chut ! il ne nous échapera plus.

SCÈNE XIII.

Les Précédens, GERTRUDE.

GERTRUDE, *vivement.*

Lisbeth ! Lisbeth ! et où va-t-elle donc ? et vous, père Vanelde, est-ce que vous oubliez que c'est pour tout à l'heure les fiançailles ? Je viens de mettre ma robe des grandes fêtes, et vous voilà encore avec ce vilain habit ?

VANELDE.

Ce vilain habit !

Air : Vaudeville des Savoyards.

Après vingt-cinq ans de services,
 Vivant en paix dans mon réduit,
 Je suis fier de porter l'habit
 Qui couvr' d'nobles cicatrices.
 Aux yeux d'tous les braves soldats,
 Quoique sans faste et sans dorure,
 L'habit qu'ils ont porté dans les combats,
 Devient leur plus belle parure.

GERTRUDE.

Soit, eh bien, gardez cet habit. Mais il fallait au moins penser aux préparatifs de la nôce.

VANELDE.

Nous y avons pensé, mère Gertrude, nous y avons pensé.

GERTRUDE.

Et où sont les premiers garçons de la noce ?

VANELDE.

Oh ! quant à ça, c'est la seule chose qui nous manque. Dame aussi, on ne peut pas avoir la tête à tout.

PÉTERS.

Ecoutez donc, mon père, puisqu'il nous faut des garçons de nôce, nous ne pouvons pas mieux choisir que ces messieurs.

SOTTSTEIN.

Bien volontiers. (*A part.*) Ne refusons rien pour ne pas donner des soupçons.

PÉTERS.

Eh bien, voilà qui est dit, touchez-là, Messieurs.

SOTTSTEIN, *lui donnant la main.*

C'est ça, techez-là. Il être bien gentil, la petit fifre. . . Al-
lons chercher la petite mariée.

Air : Daignez m'épargner le reste.

Je m'charg' de lui donner la main.

Ier. DOMESTIQUE.

Moi, d'la suiv' la journée entière.

Ile DOMESTIQUE.

Je m'charg' de lui verser du vin.

SOTTSTEIN.

Moi, je m'charg' d'prendre' la jarretière.

VANELDE.

Au bal, près d'elle, il faudra m'voir,
Je m'charg' d'y danser d'un air lesté.

GERTRUDE.

Moi, pour bien remplir mon devoir,
Je m'charg' de la r'conduir' ee soir.

PÉTERS.

Et moi je me charge du reste.

VANELDE.

Allons, allons, voici tout le village.

SCENE XIV.

Les Précédens , LISBETH, avec la coëffe de mariée; Paysans et Paysannes avec des bouquets et des rubans. LE TABELLION à la tête , donnant le bras à Lisbeth.

Air d'une allemande de Mozart.

CHŒUR.

De Péters, le mariage,
Met en chemin
Tout l'village;
Jusqu'à demain
Sous l'feuillage,
Dansons
Et buvons.

LISBETH.

Il a fait des vers
Pour célébrer notre ménage,
Ils ont pour Péters
Cueillis des myrthes verts.
Pierre a fait l'emplette
Dun' gentill' musette;
Paul d'un tambourin
Pour mettr' tout le monde en train.

CHŒUR.

De Péters, le mariage, etc.

(Pendant le chœur, on a dressé sous les arbres plusieurs tables avec des bancs. Des brocs de vin sont sur les tables. Deux tonneaux debout, sur un des côtés du théâtre, servent d'orchestre à un joueur de musette et à un tambourin. Pendant la ronde, des paysans boivent et mangent, tandis que les jeunes gens dansent en rond sur le refrain.)

VANELDE.

Allons, allons, courage, mes amis; commencez par boire un coup, et, en attendant, j'allons chanter une ronde; celle que l'on fit pour mon mariage; c'est du chenu.

PÉTERS, LISBETH.

Oh! je la connais, je la connais.

GERTRUDE.

Je m'en souviens bien. Il y a vingt-deux ans de ça.

VANELDE.

Allons, Lisbeth, commence.

LISBETH.

Ronde de M. Herdliská.

Vous qui fêtez not' mariage,
Jeunes tendrons pleins de car deur,

Souvenez-vous que dans l'ménage
Faut d'la bonté, faut d'la douceur.
Si vous vous sentez le courage
D'fair' le bonheur de vos époux, (bis.)
Quand d'un amant vous aurez r'çu l'hommage. (bis.)
Faites comme nous,
Mariez-vous.

(On danse en reprenant le chœur.)

P É T E R S.

Fuir l'hymen est un trait indigne ;
Tout s'unit sur terre et dans l'eau.
Dans les champs, regardez la vigne,
A côté, regardez l'ormeau,
Cédant au plus aimable empire,
Dès leur naissance ils sont époux, (bis.)
Et je soutiens qu'ils s'unissent pour dire : (bis.)
Faites comme nous,
Mariez-vous.

(On danse.)

G E R T R U D E.

Mamans, lorsqu'une jeune fille
Eprovera quelque langueur,
Pour la rendre fraîche et gentille,
Ne courez pas chez un docteur ;
Vite il ferait une recette,
Lorsqu'il vaudrait mieux, entre nous, (b.)
Dire tout bas à la jeune fillette, (bis.)
En tâtant son poulx,
Mariez-vous.

(On danse.)

(Ici les deux domestiques, après avoir parlé à Sottstein, sortent.)

V A N E L D E :

A mon tour.

J'aime beaucoup le vin d'Espagne ;
Le Beaune m'offre des appas.
Volontiers je bois du Champagne ;
Le Bordeaux ne me déplaît pas.
De ces vins-là, sans que je tremble,
Sans façons je bois plusieurs coups, (bis.)
Et puis je dis : arrangez-vous ensemble, (bis.)
Vous me plaisez tous,
Mariez-vous.

(On danse.)

TOUT LE VILLAGE.

Bravo, père Vanelde !

PÉTERS, *bas à Vanelde.*

Tout est découvert ! deux de ces gens sont sortis ; ils ont fermé la porte de la grange.

VANELDE, *bas à Péters.*

Allons, ne perdons pas la tête. Vîte, qu'on pose une échelle à la fenêtre de la grange. Toi, Péters, va prévenir le lieutenant. (*haut.*) Et vous autres, à quoi pensez-vous ? et l'habit de gala pour le premier garçon ?

GERTRUDE.

Comment donc, mais le père Vanelde a raison.

SOTTSTEIN.

Qu'est-ce que l'on dit donc là ? est-ce que le premier garçon de noce doit changer d'habit ?

VANELDE.

Mille batteries ! c'est ici un usage auquel nous ne pouvons pas déroger. Eh ! vîte, eh ! vîte.

LISBETH.

Pourriez-vous donner la main à une mariée avec un costume aussi triste ?

SOTTSTEIN.

Ché conviens que le costume il n'êtré pas très-élégant, mais...

VANELDE.

Eh ! vite, eh ! vîte, un plus bel habit à monsieur, et tout l'attirail de la noce.

SOTTSTEIN, *à part.*

Allons, il faut faire ce qu'ils veulent per ne pas donner des soupçons.

(*Ici on voit paraître S.-Elme, conduit par Péters. Il quitte son habit au milieu de l'échelle qui a été placée à la fenêtre de la grange. Les puyans se rangent en ligne depuis l'échelle jusqu'à l'avant-scène, et se font passer de main en main chaque pièce du costume de l'officier, qui sert à habiller Sottstein. Tout ce jeu de scène a lieu pendant le couplet suivant. Lisbeth, Péters, Vanelde et Gertrude entourent Sottstein et l'empêchent de voir ce qui se passe derrière lui.*)

(*Tableau.*)

VANELDE, *à Sottstein.*

Ne perdons pas de tems, déshabillez-vous.

PÉTERS, à S.-Elme

Air : *Ça n'se peut pas.*

Mon lieutenant, prenez bien garde.

VANELDE, à Sottstein.

V'là l'habit avec les rubans.

PÉTERS, à S.-Elme.

Evitez bien qu'on vous regarde.

VANELDE, à Sottstein.

V'là la ceinture avec les gants.

LISBETH, à S.-Elme.

Chacun d'nous protèg' votre fuite.

VANELDE, à Sottstein.

V'là le chapeau, v'là le plumet.

GERTRUDE, à S.-Elme.

Mon lieutenant, sauvez-vous vite.

VANELDE, à Sottstein.

Et v'là le bouquet. (bis.)

TOUS.

Comme nous l'avons habillé vite!

Et v'là le bouquet. (bis.)

PÉTERS, à S.-Elme.

(S.-Elme s sauve et entre dans la maison de Vanelde.)

SCENE XV.

Les Précédens; LE BAILLI, les deux Domestiques,
Soldats.

LE BAILLI.

Pardon, mes amis, si je vous dérange; mais je viens en vertu d'un ordre...

TOUS.

En vertu d'un ordre!

LE BAILLI.

Oui, pour arrêter le lieutenant S.-Elme: le voici sans doute. (Montrant Sottstein.)

TOUS.

Oui, c'est lui, c'est lui.

SOTTSTEIN.

Messieurs, vous vous méprenez beaucoup. Ce n'est pas moi qui être la lieutenant S.-Elme.

Le petit Fifre.

LE BAILLI.

Eh bien, Monsieur, si ce n'est pas vous; où sont vos papiers ?

SOTTSTEIN.

Mes papiers ? dites donc, la vieille invalide, où donc qu'il être mes papiers ?

PÉTERS, *riant*.

Dans votre poche.

VANELDE.

Eh ! oui, dans votre poche.

SOTTSTEIN, *tirant des papiers de sa poche.* ¶

Ah ! tenez, M. la Bourguemestre, la voilà, mes papiers, la voilà.

LE BAILLI, *lisant*.

C'est un brevet de lieutenant. « Nous, François de Lorraine, empereur d'Autriche, grand duc de Toscane, nommons par ces présentes Edouard S.-Elme, lieutenant dans notre régiment, etc. etc. »

SOTTSTEIN.

Moi, lieutenant !

LE BAILLI.

Ce costume, ces papiers et ces lettres à votre adresse déposent contre vous.

SOTTSTEIN.

Ah ! monsieur le Bourguemestre, permettez, cet habit il être un déguisement de noce que j'avre pris per pas donner des soupçons . . . Demandez plutôt à ces messieurs.

LES DEUX DOMESTIQUES.

Demandez plutôt.

PÉTERS

Nous ne connaissons pas ces messieurs.

TOUS LES VILLAGEOIS.

Nous ne les connaissons pas.

LE BAILLI, *aux gardes*.

Allons, emmenez ces messieurs. Nous nous expliquerons demain.

Ier. DOMESTIQUE.

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! et les deux cents ducats de la baron de Tundertentronk qu'il y être flambés.

SOTTSTEIN.

Mais je vous dis que nous il être de la noce.

Air : Allez-vous-en gens de la noce.

A cette noce, on nous convie,
Nous acceptons comme des fous.
Quoiqu'on nous fasse une avanie,
De la noce nous sommes tous.

1er. DOMESTIQUE.

Mon dieu ! mon dieu ! quel tour atroce !

LE BAILLI.

Cela se peut, mais je tiens bon,
Oui, j'ai raison,
Point de pardon !
Allez-vous-en gens de la noce,
Allez-vous-en vite en prison.

TOUT LE MONDE.

Allez-vous-en gens de la noce, ect.

(Les gardes emmènent Sottstein et les deux Domestiques.)

SCENE XVI.

VANELDE, GERTRUDE, PETERS, LISBETH,
S.-ELME, LE BAILLI, Paysans, Paysannes.

TOUS.

Ah ! monsieur le Bailli, que de reconnaissance !

PÉTERS.

Venez, mon lieutenant, vous êtes libres.

S.-ELME, au Bailli.

Ah ! Monsieur, que ne vous dois-je pas !

LE BAILLI.

Monsieur, je me suis servi d'une méprise que le hasard a fait naître. Demain je serai peut-être obligé de faire mon devoir ; ainsi tâchez de profiter des instans qui vous restent. C'est à cette brave famille que vous devez votre salut.

S.-ELME.

Ah ! Lisbeth ! Péters ! je ne vous oublierai jamais... Père Vanelde, je me charge de la fortune de vos enfans.

P É T E R S.

Qu'appellez-vous, mon lieutenant, ma fortune? ne suis-je pas militaire, et quoique je ne sois que fifre, n'ai-je pas droit aux bienfaits de Sa Majesté?

Air : *Tout chacun l'aime et l'admire.*

Notre souverain est justé,
Il chérit tous ses soldats;
Toujours son regard auguste
Veill' sur eux dans les combats.
Quand on montre d'la vaillance,
Il ne connaît pas les rangs;
A la guerre il récompense
Les petits comme les grands,

V A N E L D E.

Bien, Péters! très-bien, mon garçon!

P É T E R S.

Et puis, que sait-on? Je serai peut-être assez heureux pour attrapper un boulet de canon.

V A N E L D E.

Ventrebleu! tu n'es pas dégoûté. Il y a bien des soldats qui ont courru vingt ans après, et qui n'ont jamais pu en rencontrer un.

V A U D E V I L L E.

Air : *As-tu vu la lune, Jean?*

Pour animer vos chansons,
Allons, jeunes drillés,
Faites sauter les bouchons
Et danser les filles.

L E B A I L L I.

Amis, prenez vos ébats,
Ce jour vous excuse,
Moi, qui ne plaisante pas,
J'aime qu'on s'amuse.

S. - E L M E.

Ce vieux soldat plein d'honneur,
Mé servant de guidé,
M'a su prouver que son cœur
N'est pas invalide.

GÉRTRUDE.

Jadis on me vit danser
D'un pas fier et libre,
A c'heur' si j'voulais walsen,
J'perdrais l'équilibre.

PÉTERS.

Quand un' femme a du chagrin,
Soudain j'la déchiffre,
Qu'faut-il pour la mettre en train ?
En p'tit air de fifre.

VANEËDE.

Avec honneur, autrefois,
J'portais la hall'barde.
D'jour en jour, je m'aperçois
Que j'descends la garde.

LISBETH, au public.

Voulez-vous donner de l'éclat
A notre ménage :
Qu'vos mains signent le contrat
De not' mariage.

F I N.

Nota. La musique des airs nouveaux de cet ouvrage avec accompagnement de piano, se trouve chez MM. Gaveaux frères, marchands de musique, passage Feydeau, Nos. 12 et 13.